

Yves di Manno

## Sans défaillir

en pensant à Micha

Avant Denis Roche ou Pierre Guyotat, Franck Venaille est le premier poète contemporain dont j'ai perçu l'existence, au tout début des années 1970. J'avais à peine dix-sept ans et travaillais cet été-là dans une petite librairie de Vence (Alpes-Maritimes) où la revue « Chorus » figurait en bonne place : je crois que c'était Daniel Biga qui venait depuis Nice la mettre en dépôt. J'avais été intrigué par cette maquette qui tranchait sur les revues littéraires d'alors, l'éloge d'une certaine peinture figurative (contre l'abstraction dominante) et d'un *réalisme urbain* qui faisait écho à l'air du temps : nous étions encore dans des années grises, même sous le ciel méditerranéen... Il me semble bien que c'est l'entretien avec Venaille dans le n°4, où il dresse un premier bilan de son parcours, qui a d'abord retenu mon attention : la sincérité, l'*engagement* de ses propos étaient si perceptibles – même aux yeux d'un lecteur débutant, à peine sorti de l'adolescence – que cela donnait envie d'en savoir plus. Et *L'Apprenti foudroyé* se trouvait lui aussi dans les rayons...

Deux ans plus tard – en 1973 – je revois encore Patrice Delbourg m'apportant à la librairie Gallimard du boulevard Raspail le premier numéro d'« Exit », qui semblait prolonger l'aventure de « Chorus » et s'ouvrait d'ailleurs sur une longue interview de Venaille illustrée par des extraits de *Deux*, le roman-photo qu'il venait de réaliser avec Jacques Monory. Cette conversation (reprise et développée en 1977 dans *Construction d'une image*) me frappa à l'époque parce qu'elle exprimait un *désir de sortie* de la poésie telle que Venaille l'avait jusqu'alors pratiquée (et défendue) pour s'avancer vers un nouvel espace d'écriture dont il disait lui-même ne rien savoir. L'année suivante (1974) *Caballero Hôtel* concrétisa superbement ce changement de cap, amplifié au fil de la décennie par *La guerre d'Algérie*, le rapprochement avec Orange Export (*Noire : Barricadenplein* – quel titre !) ou Mathieu Bénézet, pour le volume collectif « *Haine de la poésie* ». Sans parler de ce chef d'œuvre hélas inaccessible aujourd'hui, *Jack-to-Jack*, qui marque à mes yeux l'aboutissement de sa *deuxième manière*, après le « néo-réalisme » des années 1960.

« Monsieur Bloom », l'irruption de Lou Bernardo, la veine ouvertement grotesque d'*Opera Buffa*, iront dans le même sens au tournant des années 1980.

Il s'agissait explicitement de désertier les domaines convenus de la « poésie » (au sens antérieur du terme) et d'imaginer des livres conçus différemment, évitant bien sûr le roman mais explorant d'autres possibilités narratives en vue d'un récit épars, morcelé, autorisant cette plongée à l'intérieur de soi que Venaille souhaitait accomplir, sans renoncer pour autant au déchiffrement de la réalité : moins en surface désormais que dans les strates du mythe, d'une Flandre ou d'une Trieste mentale – et d'une conscience déchirée... Tous les livres composés durant cette période sont d'une liberté d'expression, d'une densité humaine et parfois même d'une étrangeté, absolument remarquables.

Cet abandon de la poésie – ou plus exactement son extension vers d'autres territoires, et avec d'autres armes – m'enchantait à l'époque : j'y voyais l'un des signes du temps, avant de comprendre (ou d'apprendre) que d'autres explorateurs s'étaient donné les moyens de poursuivre d'une autre manière notre long périple prosodique. Mais le caractère hybride des livres de Venaille durant ces années-là – leur impureté générique – me paraissait l'une des réponses possibles à la nouvelle « crise de vers » que nous traversons. Je n'étais d'ailleurs pas le seul à le penser...

Dans ce contexte, le retour opéré une dizaine d'années plus tard vers une conception plus classique de la poésie m'inspira tout d'abord un certain scepticisme, peut-être parce que cela venait contredire la lecture que j'avais jusqu'alors faite de ce parcours. Je continue du reste d'estimer – contre l'opinion générale – que *La Descente de l'Escaut* n'est pas le plus grand livre de Franck, ni même le plus abouti dans le registre de cette *troisième manière* de son œuvre : je lui préfère largement les proses incisives du *Tribunal des chevaux*, le chant sarcastique de *Hourra les morts !* ou la poignante méditation de *C'est à dire*. Voire – puisque nos chemins terrestres se sont enfin croisés, au seuil du nouveau siècle – cet ultime art poétique que constitue *C'est nous les modernes*, que j'ai eu le plaisir d'accueillir et où il manifeste une fois encore la grande liberté d'esprit qui aura, dès l'origine, marqué sa trajectoire.

De Vence à Bruxelles aujourd'hui, en passant par mon Cambodge invisible et l'Amérique des ombres, son œuvre en tout cas m'aura accompagné au fil des ans sans défaillir, suggérant un récit plus secret dont le cours ne s'est pas interrompu l'été dernier...

Yves di Manno est né en 1954. Écrivain, traducteur (Ezra Pound, William Carlos Williams, George Oppen, Jerome Rothenberg...). Poète, auteur d'une dizaine d'ouvrages dont dernièrement *Terre sienne* (Isabelle Sauvage, 2012) *une, traversée* avec Anne Calas (Isabelle Sauvage, 2014) et *Champs* (1975-1985), éd. définitive (Flammarion, 2014). Essayiste, auteur récemment de *Terre ni ciel* (Corti, 2014) et du passage anthologique *Un nouveau monde, poésies en France 1960-2010*, avec Isabelle Garron (Flammarion, 2017). Responsable depuis 1994 de la collection « Poésie/Flammarion ».